

découvrir leurs passions et leurs inclinations dominantes... Or, le moyen de les connaître ainsi, c'est de les mettre, dès l'âge le plus tendre, dans une grande liberté de découvrir leurs inclinations ; de laisser agir leur naturel, pour le mieux discerner ; de compatir à leurs petites infirmités pour leur donner le courage de les laisser voir ; de les observer sans qu'ils s'en aperçoivent, surtout dans le jeu (1), où ils se montrent tels qu'ils sont. Car les enfants sont naturellement simples et ouverts ; mais dès qu'ils se croient observés, ils se ferment, et la gêne les met sur leurs gardes.

« Il n'est pas moins important de distinguer la nature de leurs défauts (2). »

Les uns sont la conséquence de l'âge, de la mauvaise éducation, de l'ignorance, de la séduction, des exemples qui les ont frappés. On peut y apporter remède. D'autres ont des racines dans le caractère naturel de l'esprit et dans la corruption du cœur : ainsi, la duplicité et le déguisement ; un fouds d'envie et de médisance ; l'amour de la flatterie ; un esprit moqueur, qui s'attaque aux avis les meilleurs et aux choses saintes (3). Rien de difficile comme de traiter ces natures. Il ne faut cependant pas désespérer de les modifier.

On réussira quelque peu avec ces dernières, toujours avec les autres, si l'on peut s'en faire aimer. Qui a l'habitude des âmes sait parfaitement l'influence heureuse qu'il peut exercer sur elles, quand il lui est donné, souvent après de longs labeurs, quelquefois mal compris d'abord, d'entrer dans leur affection et leur confiance. Un moment vient, comme une récompense, où l'on prend sur elles un ascendant bientôt irrésistible.

Elles se sentent aimées et elles aiment (4). Elles comprennent, même les plus jeunes, que l'on a pour elles ce qu'il y a de plus puissant dans le cœur : la douceur et la patience, la bonté et la tendresse, toutes les délicatesses de la sollicitude maternelle la plus éclairée. Du cœur toujours, mais, a dit un grand Pape (5), rien qui amoilisse ; et, ajoute Fénelon, une bonté pleine de fermeté.

Du reste, une influence purement humaine ne suffit pas. N'oublions pas l'enseignement que nous donne à tous un des maîtres les plus autorisés de la jeunesse, saint Augustin.

Il avait lu avec une sorte d'entraînement le *Hortensius* de Cicéron. Cet ouvrage avait mis en lui un vif désir de la sagesse et préparé sa conversion. Quel triomphe déjà remporté !

Augustin trouvait cependant qu'il manquait à cet ouvrage la seule puissance capable d'enlever son cœur : le nom de Jésus Christ. Il le trouva ailleurs et il fut ravi (6).

Que ce nom vénéré sorte de notre cœur pour entrer dans celui de nos enfants ; qu'il y soit porté par cet amour chaleureux qui ramue et qui domine partout où il pénètre, et les jeunes âmes seront à nous.

HÉBERT-DUPERON,  
Inspecteur d'Académie.

—(Revue Pédagogique)

(1) *Mores se inter ludendum simplicius ostendunt*. Quint. l. I, c. 13.  
(2) *Traité des Etudes*, t. III, p. 225. Cf. *Conseils aux Instituteurs*, p. 24-53, chez Dupont.  
(3) *Ibid.*, p. 225, 226.  
(4) *Si vis amari, ama*. Sénèque.  
(5) Saint-Gregoire.  
(6) Saint Augustin, *Confess.*, l. III, c. 4.

VARIÉTÉS

—La dernière causerie scientifique du *Bulletin français* est consacrée à l'exposé d'un certain nombre de découvertes et d'inventions intéressantes.

« Qu'aurait-on pensé, se demande M. H. de Parville, si, il y a quelque dix ans, un inventeur était venu prétendre qu'il ferait à volonté courir une plume sur le papier, qu'il écrirait avec elle à des centaines de lieues de distance ? Il est à Paris, il tient une plume entre ses doigts, et chacun de ses mouvements est fidèlement reproduit par une plume identique à Lyon, à Tours, à Bordeaux, etc. On aurait taxé l'inventeur de folie, il y a vingt ans. Aujourd'hui, l'invention fonctionne et fait le sujet de l'étonnement des amateurs de curiosités mécaniques et physiques.

« M. E.-A. Cowper a effectivement imaginé un télégraphe écrivant qui est vraiment fort ingénieux. Il reproduit l'écriture comme le téléphone transmet le son et la parole. On l'a vu fonctionner dernièrement à la grande séance annuelle de la Société des télégraphes de Londres.

« Entendons-nous bien. Ce n'est pas la première fois qu'on parvient à transmettre au loin des traits, des dessins, de l'écriture, etc. Depuis le télégraphe de l'abbé Caselli jusqu'aux appareils actuels, en passant par le bel instrument de M. d'Arincourt, on a construit des télégraphes qui écrivent à distance. Ces appareils sont pratiques et ont déjà fait leurs preuves. Le dessin ou l'écriture sont déposés sur l'instrument, et à la station d'arrivée on voit bientôt apparaître les traits et les caractères transmis. On le remarque, c'est une copie que l'on obtient ainsi. Le télégraphe reproduit ligne pour ligne, trait pour trait, ce qui lui a été confié.

« Ce n'est plus la même chose dans le système Cowper. La transmission est directe. On écrit, et à mesure que les traits se forment, les mêmes traits apparaissent à l'autre station. Le travail de l'opérateur est doublé. Il écrit à Paris, il écrit en même temps à Lyon ; il pourrait écrire ainsi simultanément aux quatre coins de l'horizon.

« On peut donner sans dessin explicatif au moins une idée générale du singulier appareil de M. E.-A. Cowper.

« Lorsqu'une personne écrit sur une feuille de papier, il est clair que le mouvement de la main rapproche peu à peu la plume soit du bord latéral du papier, soit du bord inférieur. Ceci dit, la plume de M. Cowper est prise entre deux guides métalliques dont l'un est parallèle au petit côté du papier, et l'autre au grand côté. Ces tiges peuvent glisser sur des supports, s'allonger ou se raccourcir, selon les positions de la main.

« Un courant électrique traverse chaque guide et, par suite d'une disposition ingénieuse, il acquiert d'autant plus d'énergie que chacun des guides métalliques s'allonge davantage. L'intensité du courant électrique est proportionnelle à la longueur développée du guide.

« Ces courants, invariables en intensité, mettent en mouvement, à la station d'arrivée, des guides analogues, entre lesquels est placée une plume. Tout déplacement des guides à l'arrivée. Les deux plumes sont ainsi rendues comme solidaires. Il est impossible que l'une fonctionne sans que l'autre trace les mêmes lignes. L'écriture est ainsi transmise, point par point, ligne par ligne.

« Le télégraphe de M. Cowper constitue une très curieuse invention. Il est évident que, dans son état actuel, il ne saurait toutefois recevoir d'applications bien étendues. Nos télégraphes autographes rendent les mêmes services et n'exigent qu'un seul fil de transmission. Le télégraphe écrivant nécessite au contraire un fil par guide, soit deux lignes de transmission. Dans tous les cas, l'idée est remarquable et méritait d'être signalée. »

*Le crapaud.*—Nous traquons la taupe par irréflexion, le plus souvent elle nous échappe ; mais voici un autre être qui a bien autrement à se plaindre de la légèreté de notre esprit, c'est le crapaud. Celui-là, qui jamais peut-être ne s'est tiré sain et sauf de sa rencontre avec un représentant, grand ou petit, vieux ou jeune, de l'espèce humaine, celui-là, nous n'avons pourtant à lui reprocher aucun attentat à notre propriété sacro-sainte. Ni nos grains, ni nos légumes, ni nos fruits ne figurent parmi les menus de l'infortuné batracien, et ces précieuses productions ont on lui un défenseur aussi zélé qu'il est modeste ; sa laideur, voilà le seul prétexte des cruautés